

[EXTRAIT]

# Des hippies avec un flingue en bandoulière

---

Nous nous installons en cercle autour du feu de bois. La nuit tombe sur les forêts profondes du New Hampshire, à trois heures de route au nord de Boston, non loin des lacs où Henry David Thoreau installa jadis sa cabane. Chacun raconte son histoire en faisant griller les marshmallows, tandis que sur la route en contrebas vrombissent les camions américains avec leurs cheminées argentées.

Ces fidèles du Free State Project partagent tous le même rêve libertarien. Margot, une pionnière qui a entraîné dans l'aventure toute sa famille dès 2008, se souvient des premiers temps, quand la communauté était encore balbutiante. Will, qui a traversé les Etats-Unis à pied depuis la côte Ouest (Oregon) en une «marche pour la liberté» de 222 jours, s'estime comblé par sa nouvelle vie. Tarrin ne regrette que son divorce, car sa femme ne voulait pas l'accompagner. Steven, transsexuel en jupe rose, raconte avec humour son arrivée depuis San Francisco avec une simple valise, sans savoir où il dormirait le lendemain. Roger admet que les hivers sont trop durs, une doléance récurrente. Kendall, Noir américain venu du Texas, se réjouit d'être moins confronté au racisme que dans son Etat d'origine. Tous ces « Movers », déjà installés sur place, conseillent et encouragent les autres « Free Staters » qui hésitent encore à franchir le pas. Ils répondent à leurs questions : Pour déménager, vaut-il mieux louer une camionnette ou l'acheter pour la revendre sur place ? Est-on obligé de faire contrôler sa voiture au garage ? Peut-on construire sa maison seul ? Eduquer ses enfants à la maison ?

Sheila, toute nouvelle recrue, est arrivée la veille, après une année pleine d'épreuves. Elle s'effondre, en pleurs. On l'applaudit : « Welcome home ! » « Home », pour tous ces libertariens, c'est le New Hampshire, Etat choisi en 2003 pour accueillir les militants du Free State Project. La philosophie en est simple : dans la mesure où les gouvernements centraux se montrent de plus en plus oppressifs, pourquoi ne pas regrouper tous ceux qui partagent une vision radicale de la liberté sur un territoire donné, afin de s'entraider, d'influer sur la législation locale et pourquoi pas un jour de faire sécession ? Le New Hampshire a été choisi comme terre d'accueil en raison de sa tradition libérale : ce petit Etat paisible et prospère, où l'impôt sur le revenu n'existe pas et où le port de la ceinture de sécurité n'est pas obligatoire, reste fidèle à sa devise inscrite sur toutes les plaques d'immatriculation : « Vivre libre ou mourir ». Le Free State Project s'était fixé comme objectif de recueillir 20 000 signatures de citoyens américains (et quelques étrangers) s'engageant à déménager au New Hampshire. C'est chose faite depuis février dernier. Plus de 2 000 Free Staters y habitent déjà, dans les grandes villes de la côte comme dans les recoins les plus ruraux. Ils continuent d'affluer au rythme d'un nouveau foyer par

jour et exercent les métiers les plus variés : médecin, informaticien, ouvrier du bâtiment, musicien, agent immobilier, entrepreneur, prof, commerçant... Ils se fondent dans la population locale, quitte à mettre de côté leurs convictions politiques, mais n'oublient pas la motivation première de leur nouvelle existence et des sacrifices qu'elle leur impose : faire advenir le Free State Project, qui en quinze ans a déjà créé sa mythologie, avec ses héros, ses drames et ses exploits. Où ailleurs qu'en Amérique les idées peuvent elles ainsi prendre vie ?

« **Vivre et laisser vivre** ». Apparus dans les années 70, mais toujours marginaux sur la scène politique et intellectuelle américaine, les libertariens se définissent comme économiquement libéraux et socialement libertaires. Ils rejettent le gouvernement, selon une échelle de valeurs qui va des « minarchistes », admettant l'existence d'un Etat minimal, aux « anarcho-capitalistes », contestant toute autorité centrale. Leur credo : vivre et laisser vivre, baisser les impôts et légaliser les drogues. Ce programme est moins simpliste qu'on ne pourrait le penser. Le père fondateur du Free State Project, Jason Sorens, est un universitaire de haute volée, titulaire d'un doctorat de Yale et enseignant la science politique au Dartmouth College (au New Hampshire, bien sûr, où il a fait le « Move » en 2013). Son obsession personnelle et sa spécialité universitaire, qu'il développe à longueur d'articles académiques et de monographies, c'est la possibilité pour les individus ou les communautés de faire sécession, de prendre leur indépendance. En 2001, encore étudiant, il avait publié un court pamphlet de 5 pages qui, de fil en aiguille, a donné naissance au Free State Project, dont il préside toujours le conseil d'administration.

Jason est tout sauf un anarchiste exalté. Son physique d'adolescent, ses manières douces et sa pipe en bois sont à l'image de sa philosophie : modérés. Il faut imaginer un kantien cherchant son chemin au pays des pionniers. S'il réfute l'idée de contrat social, il plaide pour un Etat détenant le monopole de la force et corrigeant les externalités négatives (y compris via une taxe carbone ou une allocation dégressive pour les plus démunis). S'il défend le droit de sécession, il se montre favorable à l'Union européenne comme cadre de droit et de marché. S'il plaide pour des échanges totalement libres dans la lignée de Milton Friedman, il considère que la plupart des travaux économiques actuels sont compatibles avec ces prémisses. S'il reste fidèle à une conception des droits naturels ancrée dans la rationalité humaine, il reconnaît une valeur morale aux animaux (ce qui le rend végétarien). S'il se revendique d'une tradition politique républicaine, il a désormais sa carte au Parti démocrate, par réaction contre Donald Trump. Jason est raisonnable ; c'est le monde autour de lui qui ne l'est plus.

Les intellectuels qui s'intéressent ou adhèrent au Free State Project ne partagent pas tous cette approche, tant s'en faut. Mais le plus petit dénominateur commun ...